

Jacques LEDERER  
*Sa dernière journée*  
Melville – Leo Scheer  
par Claire COLOMBIER

*Il y a des fois où il faut savoir être dur avec soi-même*  
Michèle Desbordes

Ce livre n'est pas récent, il est paru en mars 2007, moment où je l'ai lu. J'ai su après l'avoir fini qu'un jour j'écrirais quelques lignes dans le Courrier pour vous inviter à le lire.

L'auteur, vous le connaissez peut-être, il était l'ami de Pérec, qui est « mort dans ses bras » (p.14) et leur correspondance, qui tisse plaisanteries de potaches et réflexions sur la création, a été publiée sous le titre *Cher, très cher, admirable et charmant ami* chez Flammarion en 1997.

*Sa dernière journée* est le récit de la mort « choisie » de l'écrivain Michèle Desbordes, atteinte depuis plusieurs années d'un cancer. Elle a demandé à Jacques Lederer, qu'elle appelle son « vieux Frère-de-la côte » de l'accompagner jusqu'au bout.

Jacques Lederer nous fait là le portrait d'une belle et talentueuse femme, portrait qui s'ouvre et se ferme sur l'évocation du *Bird* et de son *Lover man*, ballade préférée de Michèle Desbordes, enregistrée par un Charlie Parker chancelant le 29 juillet 1946, soixante ans à quelques jours près avant la mort de Michèle Desbordes (le 24 juillet 2006). « I don't know why, but I'm feeling so sad ... ».

Ce n'est pas la seule évocation musicale, la musique est tout au long présente. *Bewitched* (chanté par Frank Sinatra), *Une chanson douce* « Je lui chantai à sa demande la berceuse d'Henri Salvador », « personne n'a chanté cela à mon chevet ni quand j'étais petite ni après » (p.69). Des chansons hongroises que la mère de Jacques Lederer lui chantait quand il était petit. Pérec chantant Joyce sur l'air de *Erbarme dich*, « sans venir à bout de la majesté de Bach ni, chose plus mystérieuse, de l'infinie pitié pour le crucifié qui s'y trouve exprimée. » (p.101) Au matin de sa mort, la commande d'un piano pour que, lors des obsèques, Jacques Lederer lui joue ses airs préférés. La façon de chanter « latérale » de Michèle Desbordes (p.134), quand lui, Jacques Lederer, « chante si bien ». « Comment peux-tu être marxiste et chanter si bien ? Faire coexister pareil archaïsme et pareille modernité ? Quelque chose m'échappe, là. – Et toi comment peux-tu écrire si juste et chanter si faux ? – Ça vaut mieux que le contraire non ? » (p. 66 – 7). Les ballades que commence à chanter Jacques Lederer quand il est interrompu par le bruit du heurtoir sur la porte, avant l'heure. (p.112)

Le même humour, dont on (B. Vian ou Chris Marker ou ?) dit qu'il est la « politesse du désespoir », préside aux évocations littéraires : Stendhal ou Chateaubriand, Tagore, les fables de La Fontaine, les Pléiades des années cinquante, « pas alourdis comme leurs successeurs par un appareil de notes parfois bienvenues, parfois pas » (p.56). « Quelque chose d'étrange de se dire qu'on ne relira plus jamais *La Chartreuse*...Ce n'est rien, ça va passer...D'ailleurs même si je n'étais pas condamnée, je ne pourrais plus refaire en entier ce long voyage qui, de mes premiers bâtons, chiffres et lettres, m'a menée là où j'en suis aujourd'hui : ce qui est lu est lu (...).

Qu'importe ! rien qu'à prononcer le titre, je ressens le même frisson qu'en la retrouvant sur ma table de nuit lorsque j'avais douze ans. » (p. 78-9) L'œuvre même de Michèle Desbordes puisque, le matin même de sa mort, elle transmet à ses éditeurs les ultimes corrections qu'elle a faites la veille. Pérec enfin et surtout : « regardés à travers le troisième verre (de Suze, boisson de Pérec après qu'il fût plaqué par une Suzon), bien des passages obscurs de *La Vie mode d'emploi* prennent une si merveilleuse couleur que résoudre leur énigme devient chose tout à fait limpide. » (p. 14-15). Pérec mort « à 20 heures, à l'heure de la mort de Bartlebooth ! »

Mais ce tourbillon de la vie, ces évocations de la musique, de la littérature, du cinéma aussi, et des morts qui ont précédé s'arrête. Sur une énigme.

Une première énigme, celle que Jacques Lederer pose à Michèle Desbordes et qu'elle choisit de garder irrésolue : « une fois rendu votre dernier soupir, vous montez au ciel, vous vous retrouvez à la croisée des chemins, le chemin de l'Enfer et le chemin du Paradis, rigoureusement semblables. Deux anges sont là, l'ange de l'Enfer et l'ange du Paradis que rien ne distingue et, bien entendu, ce serait trop facile, pas forcément placés devant leur propre chemin. Vous, qu'on suppose désirer ardemment le Paradis, n'ergotons pas là-dessus, avez droit à une seule question, sachant que l'ange de l'Enfer *ment toujours*. » (p.28)

Une autre énigme : la mort même de Michèle Desbordes, mort choisie et qui peut – être lui échappe. Le médecin (d'une association, chargé de fournir la potion létale) arrive dix bonnes minutes trop tôt. Le « magnifique verre à pied en cristal de Bohême » qui devait contenir la « ciguë » est refusé par le médecin qui administre le produit létal dans un « affreux récipient, une espèce de Tupperware hermétique munie d'une pipette qu'elle fut priée de porter à sa bouche – à nouveau l'hôpital chez elle, sur son divan ! Elle ouvrit de grands yeux horrifiés, tenta de reculer, mais le type lui maintenait fermement la nuque » (p.116 – 117). Et, alors qu'elle devait « s'endormir tout doucement sans souffrances », « dans une dernière impatience, elle se dégage et ... meurt. »

Est-ce que comme le sommeil, la mort nous prend quand elle l'a décidé ? Ou cette mort-là ne fut-elle pas l'ultime sursaut de celle qui déclarait « je ne mollirai pas » et voulait choisir sa mort ?

Autre énigme, la question que se pose Jacques Lederer : « *cet acte, auquel j'avais prêté la main, quel nom lui donner ?* »

L'impossibilité de le dire donne lieu à une œuvre littéraire d'une grande intensité, comme on en lit rarement de nos jours, où le talent d'écrire et le talent de vivre se rencontrent.

*Ce qu'on ne peut pas dire, il faut quand même le dire*  
*Jacques Lederer*

Paris, le 23 mai 2011